

Essai

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante and François Lavallée

Number 149, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Lamartine, T., Laplante, L. & Lavallée, F. (2018). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (149), 59–65.

René Morin

**CONSTRUCTION DU DROIT DES AUTOCHTONES
PAR LA COUR SUPRÊME DU CANADA**

TÉMOIGNAGE D'UN PLAIDEUR

Septentrion, Québec, 2017, 253 p. ; 24,95 \$

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les droits des Autochtones auraient évolué significativement au cours des dernières décennies, du moins du point de vue juridique. À partir de douze causes qui ont fait date, l'avocat René Morin met en évidence ces avancées méconnues.



L'auteur de *La construction du droit des Autochtones par la Cour suprême du Canada* réaffirme la nécessité de bien connaître l'histoire nationale et les modes de vie des Autochtones afin que leurs défenseurs puissent bien faire valoir leurs droits ancestraux. C'est le fil conducteur de ce livre clair et accessible, même pour les non-spécialistes. Plus historique, la première moitié résume le climat de bonne

entente ayant régné en Nouvelle-France jusqu'à la fameuse « Paix des braves », en 1701. Les Autochtones baptisés étaient considérés comme des citoyens à part entière (ce qui ne fut plus le cas lors de la Confédération de 1867) : « Les Français ne jugeaient donc pas nécessaire de conclure des traités de cession avec les Indiens puisqu'ils [les Amérindiens] étaient devenus des Français et qu'ils pouvaient s'établir sur les terres concédées à des religieux pour leur bénéfice ». On évoque ensuite les relations plus tendues sous le Régime britannique qui – dans les faits – ne reconnaissait pas toujours les alliances qui avaient été conclues avant 1763 : « Cette pratique de non-reconnaissance des droits ancestraux et de non-conclusion de traités se continua sous le régime anglais et par la suite ». Ce n'est qu'en 1975 que la situation commença à changer, comparativement aux premières années de la Confédération de 1867, qui marquèrent un recul pour les Autochtones.

La dernière moitié du livre décrit douze causes décisives qui ont fait évoluer la reconnaissance des Autochtones, par exemple « l'affaire Calder » en 1973, dont le jugement par la Cour suprême marqua un tournant majeur en faveur des Premières Nations : « Il signifiait que la présence d'un groupe autochtone organisé sur un territoire donné depuis des temps immémoriaux était en soi une source de droit autochtone susceptible de contrer l'application des lois, Proclamation royale ou pas ».

Longtemps considéré comme le grand spécialiste des droits des Amérindiens au gouvernement du Québec, René Morin conclut en réaffirmant la nécessité pour les Autochtones de dialoguer avec les législateurs et de prendre part à toutes les tribunes et débats : « Ils ne doivent pas faire le minimum et reprocher par la suite aux autorités de ne pas les avoir écoutés et faire retomber tous leurs déboires sur les épaules de celles-ci ». Ce pionnier des droits des Premières Nations ajoute que « les droits ancestraux et le titre indien sont des droits collectifs en ce sens qu'ils n'appartiennent pas à un Autochtone en particulier ». Cependant, ces avancées ne devraient pas nous faire oublier qu'il reste encore une longue route vers l'égalité pour les nations fondatrices du Canada.

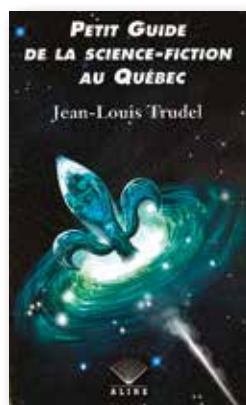
Yves Laberge

Jean-Louis Trudel

PETIT GUIDE DE LA SCIENCE-FICTION AU QUÉBEC

Alire, Québec, 2017, 176 p. ; 19,95 \$

Destiné tant au mordu de science-fiction, qui l'adoptera comme ouvrage de référence, qu'au lecteur moyen, qui découvrira une page méconnue de l'histoire littéraire québécoise, ce *Petit guide* vient à point nommé. À part peut-être le *DaliAf* (2011) de Claude Janelle, également paru aux éditions Alire, aucun ouvrage récent ne permettait de retracer la genèse de la SF au Québec.



Ce genre littéraire est pourtant bien implanté dans la Belle Province. Certes, le mot *science-fiction* ne s'est imposé qu'à partir de 1927 grâce à Hugo Gernsback (un immigrant luxembourgeois qui désignait sous ce nom les récits qu'il publiait dans des revues américaines bon marché comme la célèbre *Amazing Stories*). Or, dès 1838-1839, le journaliste et écrivain québécois d'origine suisse Napoléon Aubin faisait paraître des récits qui s'inscrivent dans cette catégorie : « Plan de la République canadienne » et « Mon Voyage à la Lune ». À travers sept chapitres richement documentés et abondamment illustrés, Jean-Louis Trudel reconstitue les étapes-clés de l'évolution du genre au Québec. Il présente l'apport des auteurs pionniers (Napoléon Aubin, Jules-Paul Tardivel, Ubald Paquin, Jean-Charles Harvey), décrit la contribution des grands praticiens (Jean-Pierre April, Élisabeth Vonarburg, Jacques Brossard, Daniel Sernine, Sylvie Bérard) et considère les voix les plus nouvelles

(Ariane Gélinas, M. V. Fontaine). Il ne se cantonne pas aux auteurs et aux œuvres, car il tient compte aussi de nombreux facteurs très pertinents : les éditeurs et les collections spécialisés, les prix littéraires, les manifestations comme le congrès Boréal, les autres médias comme le cinéma ou la bande dessinée, les revues (*Requiem, imagine...*, *Solaris*) et les fanzines. Il signale de surcroît certains phénomènes de société comme l'affirmation de la culture « geek » à l'aube du présent siècle.

En résulte un ouvrage qui donne l'impression d'être complet malgré sa concision (il s'agit d'un « petit guide », ne l'oublions pas). On notera par ailleurs la grande humilité de Trudel, qui, parce qu'il est ontarien, passe sous silence sa propre œuvre (qui compte une trentaine de titres depuis 1994 et lui a valu de nombreuses récompenses). Se contentant d'évoquer les textes cosignés avec Yves Meynard sous le pseudonyme de Laurent McAllister, Trudel laisse visiblement à d'autres le soin de lui lancer les fleurs qu'il mérite.

Patrick Bergeron

Louise Thériault

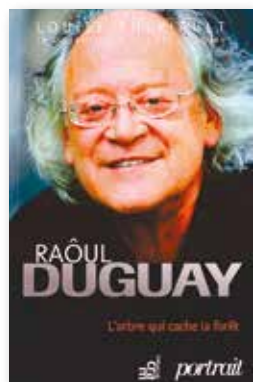
en collaboration avec Raoul Duguay

RAOUL DUGUAY

L'ARBRE QUI CACHE LA FORÊT

CRAM, Montréal, 2017, 479 p. ; 29,95 \$

Cette deuxième biographie de Raoul Duguay (après *Raoul Duguay ou Le poète à la voix d'ô*, de Christine L'Heureux, 1979) nous rappelle que le personnage a été beaucoup plus qu'un chansonnier, qu'on peut le considérer comme un passeur d'idées nouvelles et un chantre des avant-gardes dès la fin des années 1960, depuis sa collaboration au groupe L'Infonie.



Le parcours de cet enfant de Val-d'Or ressemble à celui de sa génération : famille nombreuse, enfance studieuse, éducation religieuse au Séminaire de Chicoutimi, puis rupture. Il y eut alors la libération des mœurs durant les années 1960, la découverte des contre-cultures comme la méditation et le yoga, une prise de conscience écologique bien avant l'invention du « dévelop-

pement durable », les recherches spirituelles auprès d'une variété de gourous, l'alternance de révélations et de désillusions. Raoul Duguay a souvent été parmi les initiateurs de ces mouvements. Il était présent lors de la première Nuit de la poésie de 1970, récitant des poèmes sonores influencés par le futu-

risme et l'acméisme russes des années 1910. Habitué à « commercialiser » des musiciens enfermés dans leur image unique, ses producteurs demandaient sans cesse à l'écrivain, musicien, acteur et cinéaste de se limiter à une seule étiquette, mais il était un créateur multidisciplinaire : « Ça ne marchera pas, Raoul. Il faut que tu choisisses ».

Fait inusité : le chanteur a d'abord habité les réseaux alternatifs comme la télévision communautaire avant de devenir populaire auprès du grand public ; il était déjà connu d'une frange de son public avant même de lancer son premier disque (*Allô toulmônd*, 1975), chantant ses chansons *a cappella*, face à l'écran, dans un plan fixe. Quarante ans plus tard, celui qui utilisait le pseudonyme Luôar Yaugud se sent fier d'être l'homme d'une chanson inoubliable et épique, devenue « l'hymne des Abitibiens », « La Bittt à Tibi », dont le titre comprend pas moins de trois « t » successifs (on trouve le texte intégral de cette chanson dans le livre).

Peut-être sans s'en apercevoir, Raoul Duguay a survécu à bien des périls de son époque : il a su éviter les dérives et les excès. Par son portrait étayé et précis de ce créateur audacieux et humain, Louise Tremblay donne ici un modèle de biographie qui relie un parcours artistique à celui du Québec des années 1970 et de ses innovateurs, allant du compositeur Walter Boudreau au cinéaste Jean Pierre Lefebvre et tant d'autres collaborateurs. La grande qualité de Louise Tremblay est d'apporter érudition et contextualisation aux propos recueillis, ce qui ajoute une profondeur rare : on cite par exemple Victor-Lévy Beaulieu et Fernand Dumont au passage pour situer le mouvement des idées au Québec.

L'auteur résume judicieusement le parcours de cet inclassable : « [...] l'artiste a toujours refusé de se laisser étiqueter et il a parfois payé cher son éclectisme et sa polyvalence ».

Yves Laberge

Hugo Bonin

LA DÉMOCRATIE HASARDEUSE

ESSAI SUR LE TIRAGE AU SORT EN POLITIQUE

XYZ, Montréal, 2017, 155 p. ; 19,95 \$

Étudiant au doctorat en science politique à l'UQAM et à l'Université Paris-VIII, où il rédige une thèse sur l'histoire du mot *démocratie* en Grande-Bretagne au XIX^e siècle, Hugo Bonin examine la question de l'utilisation du hasard dans le choix des représentants de la population.

Cette réflexion n'a rien de futile, à une époque où la « crise de la démocratie » frappe durement les sociétés occidentales. La chute des taux de votation aux élections est le premier symptôme de la désaffection et de la désillusion des citoyens à l'égard des institutions politiques. Le cynisme ambiant est aussi ali-



menté par le sentiment d'impuissance face à des politiciens professionnels qui semblent peu se soucier de leurs engagements ou de l'intérêt général à la suite de leur élection. Dans son *Discours de la servitude volontaire*, La Boétie n'écrivait-il pas déjà que certains tyrans « règnent par l'élection du peuple » ? En fait, pourquoi un citoyen ordinaire ne pourrait-il pas faire au moins aussi bien que nombre d'élus ?

Une façon d'essayer de contrer ce sentiment, trop répandu, de choisir ses tyrans par le vote serait peut-être d'ajouter une dimension de hasard dans la sélection de nos représentants. C'est cette avenue originale qu'explore Hugo Bonin. Originale sans doute, mais non sans précédent, puisqu'elle a déjà été pratiquée par le passé, comme il le rappelle. En effet, la Grèce et la Rome antiques ont notamment eu recours à ce mode de sélection. Cependant, le choix des représentants du peuple ne s'y faisait que parmi un sous-ensemble de la population.

Une question à envisager : jusqu'où pourrait-on aller dans l'utilisation du hasard pour la sélection de nos représentants ? Hugo Bonin suggère certaines limitations initiales : enjeux limités d'abord, rotation des charges, « redevabilité », révocabilité. Malgré ces réserves, il faut dire que les tentatives récentes de « jurys citoyens » se sont pour la plupart soldées par un blocage par les parlements, en contradiction avec leur discours officiel d'ouverture.

Malgré tout, peut-être qu'un jour pas si éloigné le hasard jouera un rôle non négligeable dans la sélection de nos gouvernements, que ce soit au niveau municipal, provincial ou fédéral.

Gaétan Bélanger

Normand Baillargeon

À LA TABLE DES PHILOSOPHES

Flammarion Québec, Montréal, 2017, 207 p. ; 39,95 \$

Abordant des questions sérieuses sur un ton plutôt léger, Normand Baillargeon s'adonne ici à une exploration philosophique sur le thème de l'alimentation.

Comme il s'en explique en introduction, l'essayiste eut l'inspiration de ce livre lors de sa participation à une émission radiophonique à laquelle prenait également part Ricardo Larrivée. Livrer une chronique philosophique en présence d'une icône québécoise de la cuisine devait inciter Baillargeon à faire le lien entre philosophie et alimentation. Il se rappela alors que

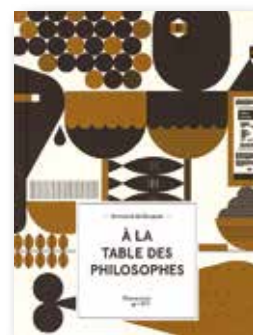
les références aux aliments et à l'expérience du repas sont fréquentes dans les classiques de la philosophie. Il n'en fallait pas plus pour que prenne forme l'idée d'un ouvrage où le lecteur serait invité à cogiter, en compagnie d'un florilège de grands penseurs, sur l'acte alimentaire, conçu à la fois comme nécessité vitale et phénomène culturel.

De Platon à Sartre, en passant par Rousseau et Kant, Baillargeon retrace les propos de philosophes qu'il apprête dans son essai sous la forme d'un guide pratique, agrémenté d'anecdotes et de mises en scène visant à rendre plus digeste la nature didactique de l'exposé. On assistera par exemple à un banquet fictif réunissant entre autres Kant et Platon, où est présentée une série d'arguments mettant en doute l'expertise des œnologues et leur capacité à nous conseiller des vins objectivement meilleurs. L'auteur nous dira que cuisiner peut être un art et que manger peut être élevé au rang d'expérience esthétique, pour peu que l'on accorde à ces activités ce qu'il faut d'attention et de soin.

Pour éclairer le fait alimentaire, Baillargeon s'appuie sur diverses traditions philosophiques, d'Occident et d'Orient. Ainsi, le stoïcisme, héritage grec et romain, invite à la sérénité des choix alimentaires par la recherche de cohérence. Auculement contradictoire, l'attitude orientale dite zen, selon laquelle il faut prendre le temps de goûter pleinement au présent, est citée comme favorable au bien-être et à la santé des mangeurs. L'essai n'est pas uniquement tourné vers le passé. On y découvre la pertinence de la philosophie pour mieux appréhender le présent et le futur de l'alimentation, en soutenant par exemple un regard critique sur les régimes amaigrissants, ou encore en mettant en lumière les implications de propositions technologiques comme la cuisine moléculaire.

Sans prendre de position tranchée, l'essayiste laisse transparaître ses affinités et révèle certains de ses choix. Devant l'alternative de manger local ou mondial, il plaide pour un mélange équilibré de « locavorisme » et de « libertarianisme ». Dans un chapitre sur le végétarisme et la cause des droits des animaux, la version des humanistes opposés aux théories à la Peter Singer est à peu près absente.

De même, à l'autodéfense individuelle contre la manipulation de la part des grandes chaînes d'alimentation, on pourrait ajouter la dimension de l'action collective. Si l'on compare le livre à une table bien garnie, on goûtera peut-être certains mets plus que d'autres. On se laissera toutefois séduire par la joyeuse convivialité de l'ambiance.



Littérature africaine

En somme, Baillargeon montre concrètement, et d'une manière toujours savoureuse, comment la philosophie se ramifie en des domaines comme l'éthique, l'esthétique, l'épistémologie et la politique. La mise en page du livre de grand format est étudiée et ponctuée d'une iconographie de bonne tenue. À la fin de chaque chapitre, on trouve des suggestions de sujets de conversation à table (qui prennent parfois l'allure de jeux) et des recommandations de lectures. Visiblement, l'auteur s'est fait plaisir et l'éditeur a voulu concocter un objet de belle qualité. Parions qu'on en verra plusieurs exemplaires sous les sapins à Noël.

Gérald Baril

Sous la dir. d'Alain Mabanckou

PENSER ET ÉCRIRE L'AFRIQUE AUJOURD'HUI

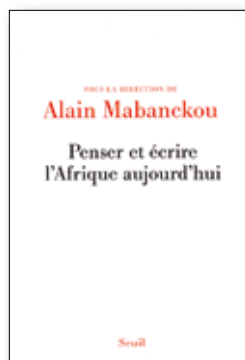
Seuil, Paris, 2017, 212 p. ; 37,95 \$

Issu d'un colloque tenu en 2016 à Paris, ce livre vise à combler un grand déficit d'études et de réflexions sur la littérature africaine en Europe, en France notamment.

Une inconséquence étant donné le destin tissé serré qui unit la France et le continent africain depuis deux siècles. Qui de mieux pour traiter de cet enjeu qu'Alain Mabanckou, auteur du roman primé *Mémoires de porc-épic* (2006) et professeur universitaire en Californie ; il est l'initiateur de cette démarche qui rassemble plusieurs intellectuels intéressés par le sujet.

On trouve d'ailleurs dans cet ouvrage un texte de Dany Laferrière, sur Haïti, faisant le parallèle entre l'évolution historique du pays et ses effets sur la littérature nationale.

La littérature africaine est complexe : à la fois écriture de proximité et écriture fortement teintée du vécu migratoire. Une littérature appelée à se développer, étant donné la forte croissance démographique du continent et les déplacements des



populations africaines vers les continents plus riches et vieillissants d'Amérique du Nord et d'Europe. Ce que l'universitaire Achille Mbembe nomme, dans son texte « L'Afrique qui vient », le lieu où se joue « l'avenir de la planète » dans un monde de migrations planétaires accrues.

Le commentaire qui m'a le plus interpellé est celui de Célestin Monga, fonctionnaire

international à l'ONU. L'auteur rappelle les difficultés bien réelles du continent et s'interroge sur les causes de cette pauvreté injustifiée. Selon les uns, elle est due à des facteurs historiques, politiques, économiques (approche structuraliste) ; pour les autres, ce sont les choix, individuels et collectifs des Africains, notamment de leurs élites, qui expliquent leur situation peu enviable (approche culturaliste). Lecture manichéenne qu'il faut dépasser selon lui : la pauvreté africaine n'est pas une fatalité, et il recommande aux intellectuels africains de prendre l'économie plus au sérieux.

En gros, une des idées fortes à retenir de ces diverses contributions est la nécessité pour nos pays de s'appropriier bien davantage la littérature africaine. Avec les migrations accrues, le métissage, elle n'est plus une littérature exotique, mais une littérature planétaire, qui ne peut que rejoindre nos propres expériences. Il faut donc lui faire une meilleure place dans nos choix de lecture et au sein des institutions du savoir. Cette littérature, pour exister, doit aussi être reconnue, en somme elle doit faire partie du « récit national », comme le signale un des auteurs, Pascal Blanchard.

Yvan Cliche



Abonnez-vous ! Magazine papier + Web = **34 \$** (4 numéros/an, taxes incluses)

Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou mpalexis@nuitblanche.com ou 418 692-1354

Aslı Erdoğan

LE SILENCE MÊME N'EST PLUS À TOI

Trad. du turc par Julien Lapeyre de Cabanes
Actes Sud, Arles, 2017, 170 p. ; 29,95 \$

Plongée dans une nuit sans fin où l'aube, la lumière, la chaleur sont interdites, l'ancienne physicienne turque Aslı Erdoğan a préféré la lutte à l'exil, et porte depuis une vingtaine d'années l'écriture tel un bouclier contre la barbarie.

Destin plutôt qu'acte de volonté, elle a choisi son camp, celui de ceux qui souffrent, et s'est rangée aux côtés d'eux, Kurdes ou Arméniens, mères du samedi¹, hommes, femmes et enfants blessés, torturés, tués, à Cizre, à Kobané ou à Istanbul.

Dans « Au pied d'un mur », première de 29 chroniques bien lovées dans une prose poétique soutenue, l'écrivaine prise sous le feu des insurgés, des tireurs embusqués et des forces armées turques sur l'une des grandes avenues d'Istanbul s'écrase au sol sur ordre d'un policier en civil : « Baisse ta tête, ma sœur ! » Ce 15 juillet 2016, un coup d'État, un autre, jette sa noirceur sur la ville, les corps et les cœurs, alors que se déroule une guerre qui loge dans ses confins les plus sauvages, et à laquelle Aslı Erdoğan ne trouve aucun équivalent, car la réalité déborde d'elle-même.

Ses chroniques, parues dans un journal prokurde, lui ont valu 136 jours d'incarcération à la prison de Bakırköy, à Istanbul. Elles disent la barbarie de la guerre. Le drapeau blanc qu'on assassine. L'espace des ambulances qu'on brûle. L'hôpital de campagne troué de balles. Elles cherchent avec obsession les mots capables de saisir l'inracontable. *Les mots secs et nus*. Ces mots pétris d'ombre et de silence, en tous les cas, jamais suffisants ou satisfaisants pour crier la souffrance des maux et des morts. Il est pourtant ce mot lumineux qui refuse de se taire. Aslı Erdoğan le fait vibrer, résonner, tente par tous ses moyens littéraires de l'arracher à ses fers. La liberté, au nom de laquelle combien d'universitaires, de journalistes, d'artistes, d'inconnus l'ont perdue en cette décennie noire qui étend son voile opaque sur la Turquie. Déjà en 2010, les touristes les plus sensibles qui se pressaient sur la place



Taksim à Istanbul sentaient l'étau dictatorial se resserrer et les poussées de l'islam politique. Dans sa chronique « Le silence même n'est plus à toi », elle écrit : « [...] la Turquie des années 2010 a jeté en prison quatre universitaires, sur 'ordre venu d'en haut' ! Pour trouver semblables faits dans la longue histoire de l'oppression, il faut remonter à la période nazie, à la Pologne occupée ! »

La banalité du mal, telle que l'a décrite Hannah Arendt, se clone sous la plume d'Erdoğan, et sur sa terre mythique, où l'Asie rencontre l'Europe, l'horreur du crime devient ordinaire, affreusement ordinaire. Dans cette Byzance, devenue Constantinople, puis Istanbul, si moderne avec ses quartiers branchés, ses restos bondés, sa vie intellectuelle et artistique, l'oxygène démocratique se raréfie, et le pays est maintenant devenu la prison mondiale des journalistes. L'an dernier, sous la férule de Recep Tayyip Erdogan (aucun lien de parenté entre l'écrivaine et le président turc), 170 journaux, magazines, radios et télévisions ont été fermés en deux mois, se désespère la militante armée de son seul désir de dire ce que le pouvoir cherche à taire à tout prix.

À bout de souffle, à bout de nerfs, presque à bout d'espoir, Aslı Erdoğan réaffirme pourtant sa foi en cette « flamme vacillante d'une bougie qui brûle toujours dans le cœur au point de bascule ». De passage à Paris à la fin du mois de septembre 2017, en liberté provisoire, elle apparaît sur le plateau de *La Grande Librairie*, fragile mais déterminée, « brûlant du feu inextinguible de la résistance ». On sait dès lors que son verbe ne baissera pas les bras. À la reprise de son procès à l'automne 2017, devant ses juges et leur accusation de « propagande terroriste », passible d'une condamnation à perpétuité, elle continuera de se tenir debout avec pour unique défense celle de la littérature qui raconte les victimes, les femmes violées, les Kurdes qui se battent pour leur autonomie, les Arméniens qui réclament justice, les homosexuels traqués. « Cela, ce n'est pas un crime », plaide-t-elle. Malgré la dureté de l'existence, malgré la cruauté de son parcours, la femme de haute passion et de haute tension se dit heureuse d'avoir raté ses suicides à 10 ans et à 22 ans. La littérature qui ne se marchande pas, que l'on doit apprivoiser mot à mot, cette littérature qui refuse la servitude et croit en l'immortalité de la parole tient depuis ce temps l'écrivaine à distance de la mort.

Thérèse Lamartine

1. Depuis 1995, les mères de détenus morts ou disparus alors qu'ils étaient emprisonnés ou interrogés par la police se rassemblent le samedi à Istanbul, et exigent justice. En avril 2017, elles tenaient leur 630^e rassemblement, la plus longue désobéissance civile du pays.

Michèle Cointe

LA MÉMOIRE ENCERCLÉE

Albin Michel, Paris, 2017, 243 p. ; 35,95 \$

Dès les premières pages le livre déconcerte. Sans doute parce qu'il se refuse à entrer dans une catégorie, dont celle, confortable, de récit d'une enfance. Et pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit, mais sans fournir les repères qu'on attendait. Ni chronologie ni suite logique des événements, à peine une identification des lieux – une banlieue pauvre de Paris avec des échappées vers une ville minière du Nord – et d'une époque – les alentours de la Deuxième Guerre mondiale. Et des personnages qui se révèlent peu à peu. Paraissent, insolites, la Joconde et Léonard : celle-ci parce qu'elle ressemble à la mère de la narratrice – une photo en témoigne –, et celui-là son amant après la mort prématurée du père. Ajoutons « les Gouvernements », deux tantes pittoresques, gardiennes des principes, de l'autorité et des préjugés du milieu et de l'époque.

En fait point n'est besoin d'indices plus précis. La phrase liminaire suffit à donner l'intention du livre, son allure, sa nature même : « Ma maison est un atelier ; j'habite l'atelier de la mémoire » où le travail se fera à partir de photos. Ici la mémoire n'organise pas, elle laisse advenir les images selon des lois inconnues ou une absence de lois. L'association joue évidemment son rôle dans leur succession, riche de surprises, voire d'incongruités, par des coq-à-l'âne, des ruptures et changements de niveau de langage, presque de chaos. Ce désordre peu à peu emporte notre adhésion, l'imprévu nous charme alors qu'il dérangeait d'abord nos habitudes de lecture.

À partir des photos auxquelles se réfère la narratrice, se composent des « foyers » de mémoire. Ils évoquent les événements banals d'une existence pauvre et souvent triste d'une banlieue sans beauté qui ne connaît guère la prospérité des « Trente glorieuses » que retrouve la France à partir de 1950. Cependant elle y a ses fêtes, des kermesses, son théâtre et même son cirque. La guerre est terminée mais le rationnement de l'Occupation perdure, comme le souvenir

des familles déportées. Enfant, la narratrice entend parler des hommes qui comme le père qu'on va « voir » au cimetière « ont rencontré la mort ». Pour elle incompréhensible usage des mots. Elle pose des questions, « des drôles de questions » parce que les adultes ne peuvent ou ne savent pas y répondre. Ils s'en agacent, ou en rient quand elle parle de « l'aimant de sa mère » !

La narratrice enfant grandit, sa mère vieillit, avec de l'irritation et de l'amertume. Celle-là reviendra sur ses traces. La banlieue parisienne qui sous sa grisaille miteuse avait son mystère et somme toute un attrait qui faisait rêver est démolie pièce à pièce, on pourrait dire avec férocité sous le premier assaut de la modernité : « Paris a dévoré sa banlieue potagère, englouti les poissons de ses petits étangs et tous ses restes : hangars et ateliers, crocs serrés sur les arbres aux feuilles roses du printemps, et les pelleteuses, renaissant dans les marécages de glaise, dégueulaient leur méli-mélo de briques et de bois sur des collines neuves ». La jeune femme en est venue à douter de sa propre identité et de sa situation dans le temps. « Comment définir cette activité secrète, une transmutation mystérieuse qui m'a permis d'appartenir à deux époques à la fois : enfant du passé voyageant dans l'imaginaire pour m'approprier des situations inconnues, et adulte prête à certifier ce vécu ? »

Le sentiment n'est pas de nostalgie ni d'apitoiement mais souvent de « haine » face à la destruction, haine mêlée d'ironie mordante qui donne au récit sa tonicité. Une écriture travaillée (parfois au risque de l'hermétisme). Une texture serrée de sensations qui reviennent, des arrière-plans soudain restitués comme des leitmotifs, des images fulgurantes lancées au détour d'une phrase, des passages abrupts du raffiné au trivial, des personnages colorés comme leur langage, des sauts dans le temps qu'on pourrait dire sans filet : cette aventure de la mémoire, est-elle à lire comme un récit ou plutôt comme un long et fourmillant poème en prose ?

Roland Bourneuf



Claude Quétel

LE CHIEN DES BOCHES

Albin Michel, Paris, 2016, 250 p. ; 34,95 \$

Même s'il n'avait que quatre ans, l'auteur – devenu prolifique historien – se souvient du débarquement allié en Normandie. Les Allemands avaient édifié l'imprenable « Mur de l'Atlantique » qui, comme la fameuse ligne Maginot française, devait arrêter l'ennemi, et il fut aussi finalement franchi en ses points faibles. Mais Claude Quétel se souvient surtout des soldats de la Wehrmacht qui occupèrent longtemps son village côtier : le charmant blondinet était devenu « la coqueluche des Allemands » au grand déplaisir des villageois. Et un peu plus tard, cette fois à son grand dépit rétrospectif, il ne se souvient guère des Canadiens qui débarquèrent sur la plage de Juno. Le village fut libéré dès le 6 juin. Suivit « l'infurnal grondement des bombardiers [qui] passait au-dessus de nos têtes en direction de Caen. Ils n'étaient pas pour nous ». Le pire des combats et le spectacle de la mort lui furent donc épargnés, mais non le sort commun : la fuite-panique vers des carrières qui servirent d'abri, et surtout les séquelles durables de l'événement qui fut la plus grande opération militaire non seulement de la Seconde Guerre mondiale mais sans doute de toute l'Histoire.



Quétel en a abondamment écrit, cependant l'événement demeurera inépuisable. Très concret, précis et coloré (donc propre à raviver les souvenirs des lecteurs qui ont connu cette époque...), il décrit presque méthodiquement la vie quotidienne bouleversée de ces hommes et de ces femmes qui devaient rebâtir et d'abord, la grande affaire ! se procurer du ravitaillement alors que tout manquait ou n'était que chichement distribué. Il fallait donc récupérer ce qui pouvait l'être, troquer, s'ingénier à trouver des substituts au sucre, au café, au tabac, du combustible. Difficile d'imaginer aujourd'hui dans notre siècle de consommation boulimique ce que pouvaient être la faim et le dénuement parfois complet de ces gens pas si éloignés de nous.

Ce fut pour le jeune Claude le rude, l'impitoyable apprentissage du réel. Déjà dans sa famille où l'affection

était pauvre comme les modes de survie, entre une mère pieuse, rigide, incapable d'en exprimer et un père petit employé discoureur, rarement présent, irresponsable. Fort heureusement la grand-mère apportait à l'enfant son attention et sa compréhension. Il y eut ensuite le pensionnat religieux étouffant, à la discipline aveugle et brutale qui eut surtout pour effet de détourner Claude de la religion pour le restant de sa vie. Mais il participait à d'audacieuses maraudes avec des garnements qui exploraient les bunkers abandonnés ou des épaves rouillées sur la plage qui recelaient aussi de dangereuses mines non explosées. Des trafics clandestins de munitions et d'armes s'organisaient où certains adultes trouvaient des profits appréciables : un marché noir en doublait un autre qui avait fait florès pendant l'Occupation.

Point de sensiblerie ni d'apitoiement dans ce récit d'enfance et d'adolescence. On pourrait le rapprocher, pour l'opposer, du *Grand Meaulnes* mais celui-là musclé, rugueux : l'époque n'était plus aux rêveries ni à la recherche du mystérieux domaine où vit une belle jeune fille, mais à la survie au jour le jour. Le jeune Claude doit comme ses petits compatriotes et leurs parents surmonter les obstacles et les violences du temps, compenser les pénuries, trouver des solutions (souvent ingénieuses) aux situations difficiles, ruser avec l'autorité abusive, supporter le regard arrogant des mieux nantis, apprendre à se protéger contre la malveillance ou la trahison, ne pas faire aveuglément confiance car il découvre aussi la dureté de cœur chez les autres. Déjà il nourrit secrètement une insatiable soif de lecture malgré tout ce qui l'en détourne, à savoir les censures et les préjugés de son milieu. Il apprend la liberté d'être soi-même : il mûrit.

Ce retour minutieux sur la France de l'après-guerre qui va subir des bouleversements qui la rendront méconnaissable fait souvent penser à *Jour de fête*. Mais contrairement au film de Tati qui se tient toujours dans l'humour et le comique, le récit de Quétel n'a pas gommé les aspérités et les notes graves. Un regard souvent amusé, drôle, d'une tendresse retenue, posé sur les petites gens dans un village français d'il y a trois quarts de siècle – une éternité ! Un monde qui ne survit aujourd'hui que dans les mémoires. Il avait vécu la peur, les violences, les privations, la mort mais, bel exemple de résilience collective, il se relevait de ses ruines.

Roland Bourneuf